



D.R.

Elisabeth Vigné appartient à cette première génération de femmes qui, à la fin des années 70, en choisissant la passion pour moteur principal dans l'existence plutôt que d'être « au foyer », sont devenues de fait des féministes. Avocate, elle a commencé à Paris au cabinet de Gisèle Halimi. Ce métier, elle l'exerce encore aujourd'hui tout en s'occupant de la Villa 88, un lieu dédié aux rencontres artistiques.

SALON PARTAGÉ

Sa vie bordelaise a aussi été jalonnée d'une intense aventure précédente, celle d'élue au conseil municipal puis d'adjointe à l'environnement : « Quand j'ai commencé, en 1995, ma fille entrat en 6^e; elle avait 23 ans quand j'en suis sortie. » Animée d'un véritable enthousiasme pour l'action publique, avouant néanmoins avec élégance que « la vie politique est faite de déceptions », elle évoque volontiers cette période : « La ville se transformait, c'était passionnant d'y participer ! » Elle inaugure ainsi la Maison du jardinier ou encore le mur végétal de l'artiste-botaniste Patrick Blanc au square Vinet, elle crée le Festival des jardins, qui court pendant sept éditions. Elle se souvient du plaisir des échanges avec les paysagistes, « les modestes exceptionnels », comme elle les appelle. Rencontrer, ce verbe revient toujours. Son intérêt pour les autres et pour les arts l'amèneront à l'idée de la Villa 88 (situated au 88 de la rue Saint-Genès) afin « d'y faire salon comme on le faisait au XIX^e siècle ». Le dire comme ça, c'est évidemment ouvrir la porte à ceux qui, dès qu'on parle d'hôtel particulier, de parquets et de moulures, vont rétorquer élitisme... Pour elle, c'est tout le contraire. Cette ancienne salle de bal du quartier, avec ses volumes, son acoustique, et son histoire, est faite pour accueillir : « Inviter les gens à entrer dans une maison, c'est déjà leur proposer une expérience de l'ordre intime. » Elle énonce tout ce que n'est pas la Villa 88 : ni galerie, ni club privé ; il n'y a pas de chargé de communication, pas vraiment de site Internet ni de plaquette élaborée, pas de volonté d'établir une programmation annuelle, ni de produire. L'espace s'ouvre au fil

des envies. Elisabeth Vigné a la chance de n'avoir pas de contrainte avec ce projet, elle laisse donc au hasard des rencontres le soin d'inventer les moments à partager. Depuis plus d'un an, les rencontres sont diverses : workshop et exposition des travaux pour les étudiants de l'École des beaux-arts, lectures pendant l'Escale du livre, concerts avec notamment le quatuor féminin Aranoa, la performance d'Alex Cecchetti amenée par Cortex Athletico, la présentation d'une nouvelle acquisition du Frac, les soirées des Grandes Traversées... Cet amour profond pour les artistes va avec une vision très précise de l'art : « Ici, on essaie de rapprocher. L'art contemporain fait parfois l'inverse : cliver avec d'un côté ceux qui savent, de l'autre "non-pro s'abstenir". C'est embêtant de voir systématiquement les mêmes publics aux mêmes RDV. L'art c'est la liberté, tout le contraire des préjugés ! Avec la Villa 88, je cherche à favoriser l'expérience de la proximité avec l'artiste : le voir faire, lire, danser, jouer de la musique, pouvoir discuter avec lui de son travail. J'ai toujours aimé ces instants privilégiés, c'est cet esprit qui nourrit cette initiative. » Parmi ses références, le Palais de Tokyo : « Ce lieu me déroute et vient déranger mes perceptions habituelles. Les artistes m'aident à voir les choses différemment, à réfléchir, ils sont d'utilité publique. » Il manquera peut-être à ce court portrait l'évocation d'un mari (elle partage sa vie avec Norbert Fradin, ce n'est donc pas rien), mais figurez-vous que (en bonnes féministes ?) lors de cette conversation il n'en fut pas question ! **Sophie Poirier**

Villa 88, 88 rue Saint-Genès, Bordeaux.



Maria Inés Rodríguez Fernández, Franco-Colombienne née en 1968, prendra à la fin du mois la direction du Capc. Elle a pour le musée un projet qui devrait le rendre plus mobile, mais aussi plus ouvert sur le monde, sur les institutions françaises et internationales. Un projet qui semble reposer sur le désir d'initier une archéologie récente de l'histoire de l'art contemporain, notamment à partir des archives du musée, pour tenter de mieux appréhender le présent et le futur de l'institution bordelaise.

ELLE ARRIVE

Maria Inés Rodríguez Fernández a 20 ans lorsqu'elle quitte la Colombie pour l'Europe, avec en poche son diplôme des Beaux-Arts de l'université Los Andes de Bogotá. Elle s'installe alors à Genève afin de préparer son post-diplôme, qu'elle obtient en 1994 en ayant présenté sous la forme d'une exposition un projet spécifique de l'artiste conceptuel colombien Antonio Caro. Elle se met aussitôt au travail, monte des expositions en tant que commissaire indépendante, rejoint le projet éditorial « Point d'ironie » créé en 1997 par Agnès b., Christian Boltanski et Hans-Ulrich Obrist ; par la suite, elle devient commissaire invitée de la programmation Satellite du Jeu de paume à Paris, crée les éditions « Tropical Papers » – devenues aujourd'hui un site Internet –, occupe le poste de commissaire en chef du Museo de Arte Contemporáneo de Castilla y León, en Espagne, et, il y a peu encore, avait en charge la programmation du Museo Universitario Arte Contemporáneo de Mexico. María Inés Rodríguez Fernández a donc eu plusieurs vies. Toutes ont pour point commun de la maintenir en éveil et en mouvement. À propos de cette mobilité qui relève chez elle d'une attitude oscillant entre curiosité et désir de connaissance, elle cite volontiers l'artiste chinois Chen Zhen (1955-2000) : « Il y a deux manières de connaître la montagne, l'escalader ou la regarder de loin, le plus important étant de rester en mouvement. » Sa candidature au CAPC « était une évidence », précise-t-elle. « C'est un lieu mythique, connu pour ses expositions et sa collection, et pourtant il n'a que 40 ans. » Elle connaît bien Alexis Vaillant, commissaire en chef du musée, avec qui elle va devoir travailler. Ils ont tous deux été invités en 2003 au Centre d'édition contemporaine de Genève pour présenter des publications. Elle connaît également la ville pour être intervenue à plusieurs reprises à l'École des beaux-arts. Son projet pour le musée est ambitieux, même si elle prévoit un démarrage modeste le temps qu'il se mette en place. Elle souhaite que sa collection grandisse par le biais de nouvelles acquisitions. Elle envisage de créer un centre de recherche basé sur les archives du CAPC en créant des alliances fortes avec l'université et des institutions internationales. Il devrait y avoir aussi un programme dédié à la jeune création, artistes et commissaires confondus. Elle compte développer le numérique et la présence de l'institution sur les réseaux sociaux. Sur ce dernier point, elle évoque le compte Twitter du musée du Prado, à Madrid, qu'elle juge exemplaire. Et sur l'aspect financier de son projet ? Elle répond ceci : « Si nous parvenons à bâtir un projet excitant pour tous les publics et à séduire les audiences, nous arriverons aussi à trouver de l'argent privé. » La programmation du musée étant bouclée jusqu'en 2014, sa première exposition, qui devrait intervenir en 2015, sera monographique et embrassera l'ensemble de l'œuvre du cinéaste, acteur, écrivain chilien Alejandro Jodorowsky, âgé de 84 ans. Quant à ses centres d'intérêt, outre l'art conceptuel, elle mentionne l'architecture et les éditions. Ça tombe bien, elle partagera l'Entrepôt Lainé avec le centre d'architecture arc en rêve et l'École des beaux-arts a placé l'édition au centre de ses préoccupations. Sur le papier, tout évoque un bel anticyclone. **Marc Camille w**

www.capc-bordeaux.fr